TICONTRE

TEORIA TESTO TRADUZIONE

01

2014

ISSN 2284-4473

TICONTRE. TEORIA TESTO TRADUZIONE
NUMERO 1 - APRILE 2014

con il contributo dell'Area dipartimentale in Studi Linguistici, Filologici e Letterari
Dipartimento di Lettere e Filosofia dell'Università degli studi di Trento

Comitato direttivo
Pietro Taravacci (Direttore responsabile),
Andrea Binelli, Matteo Fadini, Fulvio Ferrari, Carlo Tirinanzi De Medici.

Comitato scientifico
Simone Albonico (*Lausanne*), Federico Bertoni (*Bologna*), Corrado Bologna (*Roma Tre*), Fabrizio Cambi (*Istituto Italiano di Studi Germanici*), Claudio Giunta (*Trento*), Declan Kiberd (*University of Notre Dame*), Armando López Castro (*León*), Francesca Lorandini (*Trento – Paris Ouest Nanterre La Défense*), Roberto Ludovico (*Massachusetts – Amherst*), Caterina Mordeglia (*Trento*), Siri Nergaard (*Bologna*), Thomas Pavel (*Chicago*), Giorgio Pinotti (*Milano*), Massimo Riva (*Brown University*), Jean-Charles Vegliante (*Paris III – Sorbonne Nouvelle*), Francesco Zambon (*Trento*).

Redazione
Daria Biagi (*Roma*), Valentino Baldi (*Malta*), Andrea Binelli (*Trento*), Silvia Cocco (*Trento*), Antonio Coiro (*Pisa*), Andrea Comboni (*Trento*), Francesca Di Blasio (*Trento*), Alessandra Di Ricco (*Trento*), Matteo Fadini (*Trento*), Federico Faloppa (*Reading*), Alessandro Fambrini (*Trento*), Fulvio Ferrari (*Trento*), Alessandro Anthony Gazzoli (*Trento*), Carla Gubert (*Trento*), Alice Loda (*Sydney*), Adalgisa Mingati (*Trento*), Valerio Nardoni (*Modena – Regiio Emilia*), Elsa Maria Paredes Bertagnolli (*Trento*), Franco Pierno (*Toronto*), Stefano Pradel (*Trento*), Massimo Rizzante (*Trento*), Camilla Russo (*Trento*), Federico Saviotti (*Pavia*), Marco Serio (*Trento*), Paolo Tamassia (*Trento*), Pietro Taravacci (*Trento*), Carlo Tirinanzi De Medici (*Trento*), Alessia Versini (*Trento*), Alessandra Elisa Visinoni (*Bergamo*).

I saggi pubblicati da «Ticontre», ad eccezione dei *Reprints*, sono stati precedentemente sottoposti a un processo di *peer review* e dunque la loro pubblicazione è subordinata all'esito positivo di una valutazione anonima di due esperti scelti anche al di fuori del Comitato scientifico. Il Comitato direttivo revisiona la correttezza delle procedure e approva o respinge in via definitiva i contributi.

La rivista *Ticontre. Teoria Testo Traduzione* e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

VERS UNE ANTHROPOLOGIE DE L'EXIL : LE « SECOND » TODOROV

Stefano Lazzarin – *Université Jean Monnet de Saint-Étienne*

Au début des années quatre-vingt, un tournant intellectuel majeur intervient dans l'œuvre de Tzvetan Todorov. L'un des nombreux éléments de nouveauté qui caractérisent sa « seconde » période par rapport à la « première » est la place de plus en plus significative que Todorov réserve à la problématique de l'exil. En effet, après 1980, au fil de ses ouvrages et avec une force particulière dans le « diptyque du dépaysement » que forment *L'homme dépaysé* (1996) et *Devoirs et délices* (2002), Todorov a progressivement tracé les lignes directrices d'une véritable *anthropologie de l'exil*, qui plonge ses racines dans l'expérience d'acculturation – et de remise en cause de son passé – qu'il a accomplie lors de son passage de Sofia à Paris, et pendant les années de sa « francisation ».

The beginning of the 1980s marks a major turning point in Tzvetan Todorov's intellectual career. The notion of exile plays a more and more important role in his later work. Particularly in *L'homme dépaysé* (1996) and *Devoirs et délices* (2002), which can be considered as a "diptych of disorientation", Todorov outlined an *anthropology of exile*, based on the experience of acculturation – and the rediscussion of his own past – that occurred to him when he moved from Sofia to Paris as well as during the years of his "francization".

Tzvetan Todorov : un exilé ? Au fil des années, il arrive au théoricien bulgare d'envisager son existence de ce point de vue : c'est le cas, par exemple, dans *L'homme dépaysé*, où il se définit comme « un exilé "circonstanciel", ni politique, ni économique » ;[1] c'est aussi le cas dans *Devoirs et délices*, où il souligne les aspects positifs de son expérience. Ainsi, il avoue avoir « peu souffert d'être un étranger », en avoir même souvent bénéficié : « Dans le milieu intellectuel, le fait d'être étranger était même un plus » ;[2] il rappelle également l'atout représenté par son accent exotique, qui lui aurait permis, d'après une plaisanterie d'André Glucksmann qu'il rapporte, de débiter des platitudes qui devenaient aussitôt « très profondes ».[3] En d'autres occasions, Todorov paraît cependant moins soucieux d'être identifié comme un exilé ; nous faisons allusion à un entretien publié en 2005 dans le quotidien italien *Corriere della Sera* : interrogé sur les circonstances de son départ de Bulgarie, il précise qu'« il n'y a rien eu d'héroïque, j'ai juste eu de la chance ».[4] Or les remarques de ce type – qui sembleraient se faire de plus en plus fréquentes au fur et à mesure que nous approchons de notre présent – méritent peut-être que nous les interrogions, pour essayer d'en dégager une signification susceptible d'être appliquée à l'œuvre de Todorov dans son ensemble.

1 Tzvetan Todorov, *L'homme dépaysé*, Paris, Seuil, 1996, p. 13.
2 Tzvetan Todorov, *Devoirs et délices. Une vie de passeur*, entretiens avec Catherine Portevin, Paris, Seuil, 2002, p. 161.
3 *Ibidem*.
4 Nous puisons, en le traduisant, dans l'article de Gian Guido Vecchi, *Simboli. L'Europa non è in grado di vietare*, entretien avec Tzvetan Todorov, in *Corriere della Sera*, 12 février 2005, p. 12

1 Une nouvelle conception de la littérature

Dans des ouvrages tels que *Critique de la critique* et *Nous et les autres*, Todorov décrit son insatisfaction, grandissante au fil des années, vis-à-vis de la méthode structuraliste, et sa décision d'essayer de combler le clivage entre les mots et les actes, de chercher « à vivre selon les conclusions auxquelles [...] [il pouvait] être amené par le raisonnement ».[5] D'où le tournant intellectuel du début des années quatre-vingt, souligné à plusieurs reprises par les critiques.[6] Le théoricien du structuralisme s'aperçoit que la littérature n'est pas « seulement faite de structures mais aussi d'idées et d'histoire », et qu'il n'y a pas « de raisons "objectives" pour choisir de renoncer à l'exercice de la liberté » ;[7] il prend conscience à la fois de ce que l'analyse structurale est une méthodologie en situation, historiquement déterminée,[8] et qu'elle comporte des corollaires idéologiques désagréables. Celui qui réduit la littérature à un système de structures, en ignorant délibérément son épaisseur morale et idéologique, accomplit un choix éthique en faveur de l'individualisme et du relativisme :

> Ce que j'avais cru jusqu'alors être des instruments neutres, des concepts purement descriptifs (les miens), m'apparaissaient maintenant comme les conséquences de quelques choix historiques précis – qui auraient pu être autres ; ces choix avaient du reste des corollaires – « idéologiques » – que je n'étais pas toujours prêt à assumer. [...] Je me suis donc rendu compte [...] d'abord que mon cadre de référence n'était pas la vérité enfin révélée, l'outil qui permet de mesurer le degré d'erreur dans chacune des conceptions antérieures de la littérature et du commentaire, mais le résultat de certains choix idéologiques ; et, ensuite, que je ne me sentais pas enthousiaste à l'idée de partager toutes les implications de cette idéologie dont l'individualisme et le relativisme sont les deux visages les plus familiers.[9]

Le refus de ces corollaires comporte l'abandon de la méthode structuraliste, et une modification radicale de sa propre façon de concevoir la littérature. Celle-ci sera désormais, pour Todorov, un discours sur le monde et sur la condition humaine, d'après une formule célèbre de Jean-Paul Sartre :

> Depuis deux cents ans, les romantiques et leurs innombrables héritiers nous ont répété à qui mieux mieux que la littérature était un langage qui trouvait sa fin

5 Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, pp. 9-10.

6 Qu'il nous soit permis de renvoyer à deux études précédentes, où l'on trouvera plus de détails sur ce tournant fondamental : cf. Stefano Lazzarin, *Todorov, Bachtin e la scoperta dell'« altro ». Appunti per la storia di una carriera intellettuale*, in « Nuova Corrente », xlviii (2001), pp. 409-434 ; et Stefano Lazzarin, *Sortir de la révolution structuraliste. Le cas de Tzvetan Todorov,* in *La critique littéraire du XXe siècle en France et en Italie*, sous la dir. de Stefano Lazzarin et Mariella Colin, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2007, pp. 181–198.

7 Tzvetan Todorov, *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984, p. 181.

8 « Je me suis [...] rendu compte » – dira-t-il vingt ans plus tard, en repensant aux « années entre 1972 et, mettons, 1979 » – « à quel point l'approche structuraliste, que jusque-là je percevais non comme un choix parmi d'autres mais comme l'accession à la vérité, était en réalité historiquement déterminée » (Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 110).

9 Todorov, *Critique de la critique*, cit., p. 182.

> en lui-même. Il est temps d'en venir (d'en revenir) aux évidences qu'on n'aurait pas dû oublier : la littérature a trait à l'existence humaine, c'est un discours, tant pis pour ceux qui ont peur des grands mots, orienté vers la vérité et la morale. La littérature est un dévoilement de l'homme et du monde, disait Sartre ; et il avait raison. Elle ne serait rien si elle ne nous permettait pas de mieux comprendre la vie.[10]

À partir des années quatre-vingt, tous les écrits de Todorov prennent naissance dans une nouvelle conviction, qu'il réitère sans cesse : la littérature n'est pas seulement un jeu de formes, elle est porteuse de sens, de valeurs, et d'un sujet qui s'exprime dans et à travers l'écriture. Ainsi, *Nous et les autres* pose au lecteur la question suivante, qui contient déjà sa réponse : « Une page immortelle justifie-t-elle Verdun ? » ;[11] dans l'entretien de 1995 avec Jean Verrier, il est dit que la littérature « n'est pas seulement un discours parmi d'autres. C'est aussi le discours le plus riche qui soit, porteur de la plus grande "vérité de dévoilement" » ;[12] dans *L'homme dépaysé*, Todorov constate qu'« [o]n peut aimer passionnément la littérature, sans pour autant croire que hors des livres il n'y a point de salut » ;[13] toujours dans cet ouvrage, il définit la littérature comme « une exploration du monde »,[14] en démontant la notion d'*autotélisme* du langage poétique[15] – le pilier même de la théorie formaliste – dans les termes que voici : « si nous continuons à lire Shakespeare aujourd'hui, c'est bien parce que nous avons l'impression [...] qu'il nous permet de mieux comprendre la "condition humaine" ».[16]

Cette liste d'exemples pourrait être enrichie presque indéfiniment, mais c'est dans *La littérature en péril* que le revirement apparaît de la façon la plus complète et définitive. Qu'il s'agisse d'un « renversement spectaculaire » – cette formule revient à deux reprises dans *Critique de la critique*, appliquée respectivement aux Formalistes russes et à Mikhaïl Bakhtine[17] – ou plutôt d'un processus d'« inclusion de tout ce qui avait précédé dans une nouvelle perspective », selon une représentation que Todorov lui-même fournit de son parcours,[18] le fait est que l'objet de la littérature n'est désormais plus la littérature, mais l'homme. La littérature sert – Todorov rappelle ici des mots d'Immanuel Kant – à « [p]enser en se mettant à la place de tout autre être humain » ;[19] elle « permet » – comme le montrent les échanges épistolaires entre Gustave Flaubert et George

10 *Ivi*, p. 188.

11 Todorov, *Nous et les autres*, cit., p. 322.

12 Jean Verrier, *Entretien avec Tzvetan Todorov*, in *Tzvetan Todorov. Du formalisme russe aux morales de l'histoire*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1995, p. 124. La même affirmation se trouve dans le livre d'entretiens de 2002 : « Je crois [...] que la littérature a beaucoup à apprendre à chacun. Elle nous introduit à un monde de sens et de valeurs mieux que n'importe quel autre discours » (Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 135).

13 Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., p. 181.

14 *Ivi*, p. 161.

15 Todorov, *Critique de la critique*, cit., p. 19, où Todorov oppose ce concept à celui d'*hétérotélisme*.

16 Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., p. 189. À confronter avec un passage de *La vie commune* : « si la littérature ne nous apprenait pas quelque chose d'essentiel sur la condition humaine, on ne se soucierait pas de revenir parfois à des textes vieux de deux millénaires » (Tzvetan Todorov, *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Paris, Seuil, 1995, p. 11).

17 Voir Todorov, *Critique de la critique*, cit., p. 37 et p. 87.

18 Verrier, *Entretien avec Tzvetan Todorov*, cit., p. 124.

19 Tzvetan Todorov, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007, p. 78.

Sand – « de mieux comprendre la condition humaine », puisqu'elle « transforme de l'intérieur l'être de chacun de ses lecteurs ».[20] Et Todorov d'ajouter : « N'avons-nous pas tout intérêt à adhérer nous-mêmes à ce point de vue ? À libérer la littérature du corset étouffant dans lequel on l'enferme, fait de jeux formels, complaintes nihilistes et nombrilisme solipsiste ? ».[21] Il est frappant d'entendre l'ancien théoricien du structuralisme, celui-là même qui avait autrefois sacrifié au paradoxe des « mots [qui] désignent d'autres mots »,[22] reconnaître maintenant, en s'appuyant sur un compte rendu « établi par l'Association des professeurs de lettres », que « [l]'étude des lettres revient à étudier l'homme, son rapport à lui-même et au monde et son rapport aux autres », avant de préciser :

> Plus exactement, l'étude de l'œuvre renvoie à des cercles concentriques de plus en plus larges : celui des autres écrits du même auteur, celui de la littérature nationale, celui de la littérature mondiale ; mais son contexte ultime, et le plus important de tous, nous est bien fourni par l'existence humaine même.[23]

2 L'émergence du sujet

Cette conception de la littérature comme investigation sur l'homme et sur le monde, recherche de valeurs et discours en lien avec la morale, le « premier » Todorov ne l'a, à notre connaissance, jamais énoncée. Pourrait-on considérer qu'elle est le fruit de son expérience de l'exil ? Serait-elle, en somme, le produit d'un usage « exemplaire » du passé, pour reprendre les propres termes des *Abus de la mémoire* ?[24] Limitons-nous, du moins pour l'instant, à prendre note de cette possibilité, et focalisons à présent notre attention sur un autre élément récurrent dans les essais du « second » Todorov.

Au cours des conversations avec Catherine Portevin, publiées dans *Devoirs et délices*, Todorov évoque son manque d'intérêt pour la politique pendant les premières années passées en France, notamment pour tout ce qui touchait de près ou de loin au communisme : « Je considérais que j'avais donné assez de mon temps au communisme [...]. Et ce manque d'intérêt a duré très longtemps... jusqu'à la fin des années quatre-vingt ».[25] Il constate alors qu'au fond il a commencé à réfléchir sur le totalitarisme seulement une fois consommée la chute du communisme : et son interlocutrice de rappeler le fonctionnement de l'« *expérience traumatique* ».[26] Nous serions tenté d'utiliser, sinon la même explication, au moins le même paradigme explicatif pour interpréter un changement notable qui se produit dans l'œuvre de Todorov, toujours à partir des années quatre-vingt.

20 *Ivi*, p. 84.
21 *Ivi*, pp. 84-85.
22 Voir Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 112 : « Il a dû m'arriver de sacrifier à certains paradoxes, emporté par cet enchantement que procure la radicalité. C'est un vrai plaisir de proférer des formules "audacieuses" : Vous croyez que les mots désignent des choses ? Eh bien non, les mots désignent d'autres mots ! On s'enivrait un peu de ce genre de proclamations ».
23 Todorov, *La littérature en péril*, cit., pp. 85-86.
24 Voir Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1995, surtout pp. 30-31, où l'auteur oppose la mémoire « littérale » à la mémoire « exemplaire ».
25 Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 156.
26 *Ibidem*.

Il s'agit de l'émergence du sujet qu'il est dans son écriture : celle-ci abandonne le caractère impersonnel de la période structuraliste pour laisser de plus en plus de place à ce qu'on pourrait appeler l'« humanité » de l'auteur. Mentionnons ici l'une des dernières pages de *La conquête de l'Amérique*, dans laquelle, pour la première fois, Todorov se définit – mais de manière presque hésitante, à l'intérieur d'une incise – comme « un Bulgare habitant en France » ;[27] ou bien l'*Avant-propos* de *Nous et les autres*, qui raconte, ici aussi pour la première fois, sa « connaissance progressive » du mal ;[28] ou encore, la section initiale des *Morales de l'Histoire*, où le théoricien abstrait et objectif des années soixante s'interroge sur la manière dont les Français voient les Bulgares.[29] En outre, on ne peut s'empêcher de remarquer que les seuils des livres de Todorov fournissent des détails de plus en plus nombreux sur l'auteur ; le profil biographique qui apparaît sur la quatrième de couverture de *Devoirs et délices* aurait été inconcevable trente ans plus tôt : « Tzvetan Todorov [...] est l'auteur de nombreux ouvrages traitant de littérature, d'histoire, de politique et de morale. *Père de trois enfants, il est marié à la romancière Nancy Huston* ».[30]

La revendication d'une nouvelle approche du texte littéraire s'accompagne en somme d'une réflexion sur le passé personnel de l'individu Todorov, envisagé non dans sa dimension anecdotique, mais pour sa valeur de témoignage direct de l'époque communiste ou bien pour sa portée significative de récit exemplaire (ou les deux à la fois). Ainsi, par exemple, dans *Face à l'extrême* Todorov parle de son père, sympathisant procommuniste pendant la deuxième guerre mondiale : « *Pouvait-il s'imaginer alors, au moment où il avait la réaction la plus simple, et nullement extrême, consistant à soutenir le combat antifasciste, qu'il allait contribuer à mettre en place un autre régime totalitaire, avec un système de camps décuplé par rapport au précédent, qui pendrait, fusillerait ou étranglerait en prison tous les représentants de l'opposition et ne tolérerait jamais la manifestation dans la rue d'aucune opposition, ni l'expression d'aucune opinion personnelle ? Comment pouvait-il déduire l'extrême du quotidien ?* ».[31] Le souvenir de cette expérience, à la fois paradoxale et représentative, a sans doute accompagné Todorov pendant sa deuxième vie, en Occident ; l'histoire de son père aura vraisemblablement été pour lui un exemple de ce genre mêlé qu'il affectionne au moins depuis *La conquête de l'Amérique*, l'un de ces récits qui essaient de concilier « discours narratif et [...] discours systématique »,[32] *lógos* et *mythos* : une « histoire exemplaire ».[33]

Il n'est probablement pas sans signification que Todorov se décide à évoquer ce souvenir en 1991, après le tournant historique de 1989, ce qui n'est pas sans rappeler, une fois de plus, le modèle conceptuel de l'expérience traumatique ; en même temps, le passage que nous avons cité n'aurait jamais pu trouver place dans les ouvrages des années soixante et soixante-dix, lorsque le théoricien bulgare s'interdisait toute forme d'expres-

27 Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982, p. 311.
28 Todorov, *Nous et les autres*, cit., p. 7.
29 Voir Tzvetan Todorov, *Les morales de l'histoire*, Paris, Grasset, 1991, p. 27 et suiv.
30 Todorov, *Devoirs et délices*, cit., quatrième de couverture ; c'est nous qui soulignons.
31 Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1994, p. 142 ; le caractère italique est dans le texte.
32 Todorov, *La conquête de l'Amérique*, cit., p. 315.
33 *Ivi*, p. 12.

sion de soi. Il en va de même pour l'*incipit* de *La littérature en péril*, qui décrit la maison perpétuellement encombrée de livres où s'est déroulée l'enfance de l'auteur :

> Aussi loin que remontent mes souvenirs, je me vois entouré de livres. Mes deux parents exerçaient la profession de bibliothécaire, il y avait toujours trop de livres à la maison. Ils échafaudaient constamment des plans pour de nouveaux rayonnages destinés à les absorber ; en attendant, les livres s'accumulaient dans les chambres et les couloirs, formant des piles fragiles au milieu desquelles je devais ramper. J'ai vite appris à lire et commencé à avaler les récits classiques adaptés pour la jeunesse, *Les Mille et une nuits*, les contes de Grimm et d'Andersen, *Tom Sawyer*, *Oliver Twist* et *Les Misérables*. Un jour, âgé de huit ans, j'ai lu un roman en entier ; je devais en être bien fier car j'ai écrit dans mon journal intime : « Aujourd'hui j'ai lu *Sur les genoux de grand-père*, livre de 223 pages, en une heure et demie » ![34]

Ce « je » qui parle ici n'est pas seulement une fonction de l'énonciation, mais nous renvoie à l'*autre* Tzvetan Todorov, l'individu concret, réel ; il s'agit certes d'une construction – comme on le sait au moins depuis les travaux de Philippe Lejeune, tout « je » autobiographique est fondé sur un accord préalable avec le lecteur[35] – cependant ce « je » se veut solidement ancré dans un ailleurs extra-littéraire. Autrement dit, nous voici en train de lire un essai sur l'enseignement de la littérature dans les sociétés actuelles qui s'ouvre comme une autobiographie ![36] Dans la suite, les souvenirs d'enfance continuent de fournir matière à une réflexion sur les rapports entre littérature et condition humaine :

> Entrer dans l'univers des écrivains, classiques ou contemporains, bulgares ou étrangers, dont je lisais maintenant les textes intégraux, me procurait toujours un frisson de plaisir : je pouvais satisfaire ma curiosité, vivre des aventures, goûter frayeurs et joies, sans subir les frustrations qui guettaient mes relations avec les garçons et les filles de mon âge, au milieu desquels je vivais. Je ne savais pas ce que je voulais faire dans la vie, mais j'étais sûr que cela aurait à voir avec la littérature.[37]

En somme, à partir des années quatre-vingt, le « je » dans les œuvres de Todorov cesse d'être une tournure rhétorique, pour coïncider graduellement avec le sujet qu'il est.[38] Ces signes d'un retour du sujet, d'une émergence du vécu sur la page écrite, apparaissent et se multiplient à partir de cette véritable exploration spéléologique qu'est le premier retour de Todorov en Bulgarie, après dix-huit ans d'exil en France, en 1981.[39] Todorov n'aurait-il pu commencer à parler *directement* de lui-même qu'à partir de cette expérience très intense – et à sa façon, traumatique – qu'est le retour dans sa patrie originaire ? Si cela est, on découvrirait ici un lien précis entre conscience de l'exil et réintégration de son propre passé.

34 Todorov, *La littérature en péril*, cit., p. 7.
35 Cf. Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.
36 Voir notamment l'*Avant-propos* (Todorov, *La littérature en péril*, cit., pp. 7-16) et le premier chapitre, *La littérature réduite à l'absurde* (*ivi*, pp. 17-25).
37 *Ivi*, p. 8.
38 Voir Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 177 : « Le "je" que j'allais employer dans mes écrits ne devait pas rester purement rhétorique ».
39 On peut lire le récit de ce voyage dans Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., p. 13 et suiv.

3 Rêves d'exilés, rêves de papier

Au début de *L'homme dépaysé*, Todorov rapporte un rêve récurrent qui l'a longtemps hanté, et qui était d'ailleurs « commun à beaucoup d'émigrés » :[40] le songe de l'exilé qui se croit de retour dans sa patrie. Cette page peut évoquer la section intitulée *Nos nuits* dans *Si c'est un homme*, où Primo Levi – auteur que Todorov affectionne et à qui il doit beaucoup, d'après son témoignage[41] – raconte le rêve déchirant du récit inécouté.[42] Dans un sens, toute la différence qu'il y a entre le prisonnier du nazisme qu'a été Levi et l'exilé heureux du communisme que Todorov dit être se trouve condensée dans la conclusion de ces deux récits oniriques : le prisonnier mis en scène par Levi aussi bien que l'exilé de *L'homme dépaysé* goûtent à l'ineffable plaisir de se trouver chez eux, dans leur famille, parmi les gens qu'ils aiment et qui les aiment – mais le premier se réveille à Auschwitz et le deuxième à Paris... Nous ne savons si Todorov serait d'accord avec cette reconstruction, mais il nous semble que ce cas d'intertextualité montre bien le rôle que la littérature continue d'avoir dans sa pensée, même après le tournant des années quatre-vingt, lorsque son travail sur les textes commence à se déplacer « vers l'histoire des idéologies, vers des questions concernant les valeurs morales et politiques ».[43] La littérature – a-t-il déclaré en 1995 – « n'est pas seulement un discours parmi d'autres. C'est aussi le discours le plus riche qui soit, porteur de la plus grande "vérité de dévoilement" ».[44] Et en 2002 : « Je crois [...] que la littérature a beaucoup à apprendre à chacun. Elle nous introduit à un monde de sens et de valeurs mieux que n'importe quel autre discours ».[45] Est-ce pour cela que dans ses livres des années quatre-vingt-dix et deux mille les références aux grands textes littéraires sembleraient même se multiplier ?

Un exemple de cette centralité de la littérature se trouve, du reste, juste avant le rêve de l'exilé auquel nous avons fait allusion. *L'homme dépaysé* s'ouvre sur une citation détournée de Marcel Proust ; la première phrase de la *Recherche* devient l'*incipit* du livre de Todorov : « Longtemps je me suis réveillé en sursaut ».[46] On pourrait difficilement n'y voir que l'effet du hasard ; quel est, cependant, le sens exact de cette reprise ? Serait-ce parce que, comme Todorov l'a dit en 1995, Proust est « l'un des plus grands théoriciens qui soient du rapport à autrui »,[47] et que le thème de l'altérité est devenu, à partir de la fin des années soixante-dix, le thème par excellence de l'œuvre todorovienne ?[48] Serait-ce plutôt parce que Proust est aussi, bien évidemment, un « grand spécialiste de la mémoire »,[49] et que la problématique de la mémoire, si importante pour un exi-

40 *Ivi*, p. 12.
41 Voir Tzvetan Todorov, *Dix ans sans Primo Levi*, in « Esprit », 11 (1998), pp. 125-139.
42 Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987, pp. 88-91.
43 Verrier, *Entretien avec Tzvetan Todorov*, cit., p. 124.
44 *Ivi*, pp. 127-128.
45 Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 135.
46 Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., p. 11.
47 Verrier, *Entretien avec Tzvetan Todorov*, cit., p. 125.
48 Voir les *Explications liminaires* de *Critique de la critique* : « Ce livre représente le dernier volet d'une recherche entamée il y a quelques années par *Théories du symbole* (1977) et *Symbolisme et Interprétation* (1978) ; son projet initial leur est contemporain. *Entre-temps, un autre thème, celui de l'altérité, est venu au centre de mon attention* » (Todorov, *Critique de la critique*, cit., p. 9 ; c'est nous qui soulignons).
49 Todorov, *Les abus de la mémoire*, cit., p. 38.

lé, est devenue de plus en plus décisive dans les livres de Todorov à partir des années quatre-vingt-dix ? Serait-ce pour ces deux raisons à la fois ? Quoi qu'il en soit, l'image de Proust que Todorov accrédite dans les deux textes cités resterait à concilier avec la critique qu'il formule quelques années plus tard, dans l'un de ses entretiens avec Catherine Portevin : « Proust mettait l'art au-dessus de l'amour, je pense exactement le contraire : l'expérience la plus intense que je connaisse, c'est l'émerveillement devant une personne aimée ».[50]

Toujours au sujet de cette analogie des deux rêves que nous avons relevée, on pourrait avancer que le propre des totalitarismes est de générer des rêves collectifs, qui tournent au cauchemar ; ou encore, que le sommeil de la raison engendre des rêves... La ressemblance est frappante entre les deux récits de Levi et Todorov et les « rêves de terreur – rêves sous la terreur » dont parle Reinhart Koselleck, qui leur reconnaît une signification politique et leur attribue une importance historique primordiale (« la documentation qu'offrent ces rêves est une source de premier ordre. Elle donne accès à des couches du vécu que ne nous livrent même pas les notes d'un journal scrupuleusement tenu »).[51] Mais pour en revenir à *L'homme dépaysé* : raconter le rêve obsédant de l'exilé, comme Primo Levi avait raconté celui du prisonnier, était-ce aussi un moyen pour Todorov de suggérer indirectement la proximité des deux totalitarismes majeurs du XXe siècle, le caractère comparable et non pas unique de ces deux « incarnations du mal », caractère qu'il n'a cessé par ailleurs d'affirmer dans ses écrits ?[52]

4 Un point névralgique

Quelles que soient les réponses que nous souhaiterions apporter aux questions posées plus haut, trois éléments semblent acquis. D'un côté, Todorov découvre que la littérature est un discours sur l'homme ; de l'autre, il entreprend d'exhumer son passé personnel ; ces deux expériences se révèlent d'ailleurs liées, comme c'est le cas dans le rêve de l'émigré qui se croit de retour dans sa patrie. Or, nous avons le sentiment de tenir là une connexion fondamentale pour la compréhension de la carrière intellectuelle de Todorov : l'expérience de l'exil semble en effet constituer un point névralgique, dont l'interprétation serait susceptible de projeter de la lumière sur bien des aspects de l'œuvre du théoricien bulgare.

[1] La réflexion de Todorov sur le rôle des intellectuels nous fournit un bon exemple. La section *Politique des intellectuels* dans *L'homme dépaysé*[53] constitue un manifeste en

50 Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 378.

51 Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990, p. 255. Voir également le recueil de 300 cauchemars sous l'Allemagne nazie établi par Charlotte Beradt, *Rêver sous le IIIe Reich*, préf. de M. Leibovic, postf. de R. Koselleck et de F. Gantheret, Paris, Payot & Rivages, 2002.

52 Voir la sous-partie intitulée *Unité ou unicité*, dans Todorov, *Face à l'extrême*, cit., pp. 308-315, et Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., pp. 104-105. Todorov a développé plus largement le parallèle entre le nazisme et le communisme dans le chap. 2 de *Mémoire du mal, tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Paris, Laffont, 2002, pp. 85-103, dont le titre est – justement – *La comparaison*.

53 Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., pp. 135-145.

faveur d'une certaine catégorie d'intellectuels. En simplifiant pourrait-on dire : vivent ceux d'entre eux qui sont prêts à « assumer les conséquences »[54] de leurs choix intellectuels dans leur vie de tous les jours, comblant ainsi cet écart entre les mots et les choses que dénonçait déjà l'*Avant-propos* de *Nous et les autres* ![55] Dans le même passage de *L'homme dépaysé*, Todorov précise par ailleurs sa notion de la liberté et de la responsabilité de l'écrivain, qui n'a pas le droit de « tout dire simplement parce qu'il fait vivre notre imaginaire ».[56] Les responsabilités des intellectuels sont plus grandes que celles des autres hommes, car « [c]e qui est permis au bœuf n'est pas permis à Jupiter »,[57] comme Todorov le dit au détour de *Devoirs et délices*, en rappelant, une fois de plus, la nécessité de ne pas se départir d'« une cohérence [de base] entre le discours que l'on produit et le monde ».[58] Or, cette conception du travail intellectuel et des responsabilités qu'il comporte procède en quelque sorte, elle aussi, de l'expérience passée de l'exilé bulgare : elle semble avoir été engendrée par sa « connaissance du mal »,[59] par le fait en somme de s'être trouvé « nez à nez avec [...] le communisme » à l'aube de sa carrière intellectuelle.[60]

[2] Le « passage de Sofia à Paris »[61] révèle également à Todorov ce qu'on pourrait appeler les vertus de la « voie moyenne ».[62] « [Il] m'a enseigné » – écrit-il dans *L'homme dépaysé* – « [...] à la fois le relatif et l'absolu » : le dépaysement produit par l'exil lui aurait inspiré une salutaire aversion « pour ces deux frères ennemis que sont le relativisme du "tout se vaut" et le manichéisme du noir et du blanc ».[63] L'exil serait-il donc responsable des opinions politiques de Todorov, au sens large de ce mot ? Le modéré qu'il est, refusant à s'inscrire dans la logique péremptoire du tout-ou-rien ou du « tiers exclu »,[64] serait-il issu de la même expérience fondamentale ? Ce qui est sûr, c'est que Todorov identifie un lien solide entre le manichéisme et le totalitarisme, variantes d'un même dogmatisme. Le totalitarisme est l'enfant du manichéisme, puisque c'est dans la vision tranchée et intolérante de celui-ci qu'il trouve ses assises philosophiques : « Tout totalitarisme est [...] un manichéisme qui divise le monde en deux parties mutuellement exclusives, les bons et les mauvais, et qui se donne pour but l'anéantissement de ces derniers ».[65] En même temps et à l'inverse, le totalitarisme est le père du manichéisme, puisque la vision exclusive de celui-ci a été largement répandue – telle une épidémie de la

54 *Ivi*, p. 145.
55 Todorov, *Nous et les autres*, cit., pp. 7-17.
56 Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., p. 155.
57 Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 258.
58 *Ivi*, p. 259.
59 Voir Todorov, *Nous et les autres*, cit., p. 7 : « J'ai fait connaissance avec le mal pendant la première partie de ma vie, alors que j'habitais dans un pays soumis au régime stalinien ».
60 Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., p. 145. Dans cet ouvrage, après avoir classé les différents types d'intellectuels qu'on rencontrait dans les pays du bloc communiste, Todorov ajoute : « Pour ma part, j'étais encore trop jeune pour jouer quelque rôle que ce soit, à l'époque où je vivais en Bulgarie » (*ivi*, p. 153).
61 *Ivi*, p. 25.
62 Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 340.
63 Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., p. 25.
64 Todorov, *Mémoire du mal, tentation du bien*, cit., p. 40.
65 *Ivi*, p. 43.

pensée – par les régimes hitlérien et stalinien : ce sont « les totalitaires [qui] ont cherché à imposer dans les esprits » des hommes du XXe siècle « la logique du tiers exclu ».[66] De tous les livres de Todorov, le plus spécifiquement consacré au phénomène totalitaire, *Mémoire du mal, tentation du bien*, est aussi celui où le théoricien bulgare ne cesse de faire l'éloge de ce qu'il appelle avec Romain Gary le « gris » ;[67] il est difficile de ne voir en cela que l'effet du hasard :

> En vérité, en matière de choix existentiels ou politiques, le tiers n'est en général pas exclu, ni même le quart, voire le cinquième... Nous ne sommes pas obligés de choisir entre sympathiser avec les meurtriers et pousser des cris de joie quand ils reçoivent l'injection mortelle. Le contraire d'un mal n'est pas forcément un bien ; ce peut être un autre mal. [...] Pour se défaire d'une idéologie manichéenne, héritière des doctrines totalitaires, qui divise l'humanité en deux moitiés étanches, les bons et les mauvais, nous et les autres, il vaut mieux ne pas se faire soi-même manichéen. Un précepte pour le prochain siècle pourrait être : commencer par combattre non le mal au nom du bien, mais l'assurance de ceux qui prétendent toujours savoir où se trouvent bien et mal ; non le diable mais ce qui le rend possible : la pensée manichéenne elle-même.[68]

[3] Par ailleurs, le totalitarisme constitue la forme suprême de méconnaissance de l'individu ; or, à partir des années quatre-vingt, tous les livres de Todorov témoignent précisément d'un nouvel intérêt – qu'on peut qualifier d'« humaniste » – pour l'« unicité et la valeur de l'individu ».[69] Todorov lui-même rapproche son amour pour l'individu de son propre passé dans la Bulgarie stalinienne : « Sans doute parce que j'ai vécu sous un régime communiste qui réprimait sévèrement toute velléité d'autonomie individuelle, je me sens personnellement atteint chaque fois que je constate son recul » ;[70] cependant, cette conscience de la singularité, ce souci de l'autonomie de chaque homme n'auraient pu se développer sans les métamorphoses successives de l'individu Todorov, de « *jeune étudiant bulgare* » à « *véritable immigrant* » jusqu'à « *citoyen français* ».[71] Une fois de plus, on aurait tendance à lire le parcours intellectuel du théoricien bulgare à la lumière des événements de sa biographie, et plus particulièrement, de ce tournant décisif que représente son arrivée en Occident.[72]

66 *Ivi*, p. 40.

67 Voir *Mémoire du mal, tentation du bien*, cit., p. 234, où Todorov cite un passage tiré des *Cerfs-volants* de Gary : « Le blanc et le noir, il y en a marre. Le gris, il n'y a que ça d'humain » (Romain Gary, *Les cerfs-volants*, Paris, Gallimard, 1980, p. 332).

68 Todorov, *Mémoire du mal, tentation du bien*, cit., p. 214.

69 Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 272 Cela est dit à propos des deux incursions de Todorov dans la critique d'art : *Éloge du quotidien. Essai sur la peinture hollandaise du XVIIe siècle*, Paris, Biro, 1993, et *Éloge de l'individu. Essai sur la peinture flamande de la Renaissance*, Paris, Biro, 2000.

70 Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., p. 229.

71 Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 158 (propos de C. Portevin, en italique).

72 Sur la problématique de l'« humanisme » de Todorov, on peut lire le bel article de Giulia Cosio, *Tzvetan Todorov : ipotesi per un ritratto a figura intera*, in « Acme – Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli Studi di Milano », lxv (2012), pp. 221-242, notamment le § 3, *L'uomo e l'umanesimo*, pp. 231-240.

5 Une anthropologie de l'exil ?

La mise au point d'un nouveau rôle pour l'intellectuel, la condamnation sans appel de la pensée manichéenne, l'éloge du « jardin imparfait » de l'humanisme :[73] bien que riches en découvertes, ce ne sont là que trois des nombreux parcours qui nous conduisent de l'expérience de l'exilé vers l'interprétation de l'œuvre de Todorov dans son ensemble. Centre caché de cette œuvre, la notion d'exil assume d'ailleurs une fonction encore plus importante lorsqu'on la considère comme le fondement théorique implicite d'une nouvelle conception de l'homme et de l'humain. Par la suite, nous suivrons, une fois de plus, trois pistes d'analyse, qui ont trait, respectivement, à la définition de la culture, de la connaissance et de la mémoire.

[1] Dans *Devoirs et délices*, Todorov se décrit comme « un hybride » culturel, « plus tout à fait bulgare » mais « pas complètement un Français comme les autres » ; il ajoute que « cette mixité n'est pas propre aux seuls exilés » : « Nous sommes tous des métis culturels ; simplement, certains cas sont plus visibles et plus parlants que d'autres ».[74] Dans le même ouvrage, on peut lire également ceci : « Tout individu est porteur de plusieurs cultures », « nous sommes tous des hybrides ».[75] Il s'agit d'un véritable fil conducteur dans le volume d'entretiens avec Catherine Portevin, comme le montre un troisième passage, qui se souvient sans doute de la leçon de Bakhtine : « L'homme est un être constitutivement social, la multiplicité des cultures et les contacts entre elles sont le premier trait caractéristique de l'humanité ».[76] Or, si tout homme est un hybride culturel, l'exil ne devient-il pas une magnifique métaphore de la condition humaine ? L'exilé semblerait accomplir et parfaire la destinée de tout un chacun ; les principes d'une « anthropologie de l'exil » deviendraient, dès lors, les fondements mêmes de toute anthropologie « générale ».[77]

[2] La notion d'exil n'éclaire pas seulement celle de culture, elle nous permet une meilleure compréhension des processus par l'entremise desquels toute culture se constitue, se structure, se transmet : dès lors, c'est la dynamique même de la connaissance qui s'en trouve élucidée. Dans *Les morales de l'histoire*, Todorov reprend à son compte le jugement de Bakhtine que voici : « Dans le domaine de la culture, l'exotopie est le plus puissant levier de compréhension. Ce n'est qu'aux yeux d'une culture *autre* que la culture étrangère se révèle de façon plus complète et plus profonde ».[78] Protagoniste d'un véritable processus de « *transculturation* » – il s'agit, lit-on dans *L'homme dépaysé*, de « l'acquisition d'un nouveau code [culturel] sans que l'ancien soit perdu pour

73 Cf. Tzvetan Todorov, *Le jardin imparfait. La pensée humaniste en France*, Paris, Grasset, 1998.
74 Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 173.
75 *Ivi*, p. 204.
76 *Ivi*, p. 364. Dans *Mikhaïl Bakhtine* on pouvait lire, entre autres : « Si le langage est, de façon constitutive, intersubjectif (social), et s'il est d'autre part essentiel à l'homme, la conclusion s'impose d'elle-même : l'homme est un être originellement social » (Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique,* suivi de *Écrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981, p. 51).
77 Voir le sous-titre de *La vie commune*, cit. (*Essai d'anthropologie générale*).
78 Todorov, *Les morales de l'histoire*, cit., p. 26.

autant »[79] –, l'exilé serait en mesure de pénétrer plus profondément que les autochtones eux-mêmes dans une culture donnée. Cette position, que Todorov revendique ici à travers la parole de Bakhtine, il l'explique plus en détail, dans *Mémoire du mal, tentation du bien*, grâce à l'exemple de Germaine Tillion, et de la science qui, par excellence, consiste « à connaître les autres » et à « mettre en relation nous et les autres » : l'ethnologie.[80] « L'ethnologie est [...] d'abord un dialogue avec une autre culture. Puis une remise en question de soi et de l'autre. Puis, si possible, une confrontation qui dépasse soi et l'autre »,[81] avait écrit Tillion ; et Todorov de commenter, en débordant le cadre de la définition d'une discipline, de ses frontières et de ses fonctions, pour aller vers un horizon désormais carrément philosophique :

> La connaissance de l'humain commence à partir du moment où le sujet découvre en dehors de lui un autre être humain, apparemment semblable et pourtant tout différent, et désire interpréter la nature de cette ressemblance et de cette différence ; il entre en contact avec cet autre, lui pose des questions et écoute ses réponses. L'identité progressivement découverte de l'autre l'éclaire alors sur lui-même, il commence à faire la part de l'universel et du singulier – un processus qui ne connaîtra jamais de fin et qui est au cœur même du dialogue. [...] *L'autre me permet de découvrir ce que j'ignorais en moi*, même si lui n'aura jamais accès à ce que je suis le seul à connaître ; et réciproquement. [...] Grâce à ce passage par l'altérité, chacun de nous peut s'arracher à sa singularité et découvrir, tout autrement que dans l'égocentrisme naïf, l'humanité.[82]

De même que toute véritable connaissance passe par le regard d'autrui, de même, continue Todorov en citant Tillion, « "[p]our comprendre vraiment une seule civilisation, il faut au moins en connaître deux, très profondément". Il n'est pas de connaissance humaine sans comparaison et confrontation ».[83] Que son exil soit – pour reprendre les termes de *L'homme dépaysé* – volontaire ou involontaire, « circonstanciel », politique ou économique,[84] l'exilé est par excellence une figure de transition entre plusieurs cultures : amené par son choix délibéré ou par les circonstances extérieures à passer sa vie et à exercer son activité dans un pays autre que celui d'origine, il porte sur sa culture acquise ce regard « exotopique » ou « ethnologique » qui est à l'origine de toute connaissance authentique.

[3] L'expérience de l'exil semble pouvoir nous dire quelque chose d'essentiel aussi sur la mémoire humaine. Évoquant dans *L'homme dépaysé* son rapport avec la politique pendant les années qui suivirent son installation à Paris, Todorov rappelle à quel point il était poursuivi par son passé : « J'ai mis des années, après mon arrivée en France, avant de

79 Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., p. 23.
80 Todorov, *Mémoire du mal, tentation du bien*, cit., p. 316.
81 Germaine Tillion, *Le harem et les cousins*, Paris, Seuil, 1982, p. II, cité par Todorov, *Mémoire du mal, tentation du bien*, cit., p. 316.
82 *Ivi*, p. 316 ; c'est nous qui soulignons.
83 *Ivi*, p. 317. La phrase entre guillemets vient de Germaine Tillion, *Les ennemis complémentaires*, Paris, Minuit, 1960, p. 209.
84 Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., p. 13.

cesser de baisser la voix et de regarder derrière moi, chaque fois que je commençais à parler de la politique en Bulgarie : la leçon avait porté ».[85] La mémoire est donc une forme de l'angoisse, telle qu'elle apparaît déjà dans le rêve-*incipit* de *L'homme dépaysé*. Todorov a reconnu à plusieurs reprises, nous l'avons souligné, avoir été un exilé particulièrement heureux ; reste cependant cette anxiété diffuse, cette « survivance de la peur »,[86] comme un bruit de fond ininterrompu qui ne s'est pas encore tu, « des années » après son départ. Est-ce le lot de tous les exilés d'Europe de l'Est, le propre des rescapés de l'ancien bloc communiste ? Autrement dit : dans cette donnée psychologique qui est certes un héritage du passé personnel du théoricien bulgare – dans *Devoirs et délices*, Todorov pose la question suivante, rhétorique ou presque : « Se libère-t-on jamais totalement de son passé ? »[87] – doit-on voir aussi l'une des formes de ce « vécu commun » sur lequel dit vouloir enquêter l'auteur de *L'homme dépaysé* ?[88] Si c'était le cas, il s'agirait d'une composante essentielle de cette « psychologie collective dans ses rapports au politique »[89] que Todorov a choisie comme terrain d'enquête dans le livre de 1996, au même titre que, par exemple, la « mélancolie post-totalitaire ».[90]

6 « Premier » et « second » Todorov

Comme nous l'avons dit plus haut, un tournant intellectuel majeur survient dans l'œuvre de Todorov au début des années quatre-vingt. Les éléments de nouveauté qui caractérisent le « second » Todorov par rapport au « premier » – le théoricien du structuralisme – sont nombreux : le déplacement progressif de son intérêt des structures vers le sens et des moyens vers la fin ;[91] la définition d'une nouvelle façon de faire de la critique, qui appréhende désormais le texte comme un dévoilement de l'homme et de la condition humaine ; la recherche d'une cohérence entre le discours sur le monde et le monde lui-même, dans son existence hors du langage ; l'émergence du sujet et l'exploration du passé personnel en ce qu'il a d'exemplaire ; la place de plus en plus significative que Todorov réserve aux thématiques de l'altérité et de la mémoire ; le glissement du centre de gravité de son travail, quittant les territoires de la théorie littéraire proprement dite pour d'autres disciplines (l'anthropologie, l'histoire, l'histoire de la pensée, la théorie politique) ; la découverte du lien existant entre la littérature et l'éthique ; la définition d'un nouveau rôle de l'intellectuel, appelé à ne plus séparer les sphères du spirituel et du matériel, les domaines de l'activité professionnelle et de la vie quotidienne, le royaume des mots et celui des choses ;[92] la réflexion autour des concepts de totalitarisme et démocratie ; une critique serrée de la pensée manichéenne, qui s'accompagne de la revendication

85 *Ivi*, p. 61.
86 Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 143.
87 *Ibidem*.
88 Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., p. 29.
89 *Ibidem*.
90 Voir *ivi*, pp. 67-70, et suiv.
91 Cf. Todorov, *Devoirs et délices*, cit., notamment p. 124 (« La poétique en tant qu'instrument, oui ; en tant que fin ultime de la recherche, non ») et p. 131 (« les moyens ne doivent pas occulter la fin »).
92 À partir du « tournant » susmentionné, il s'agit désormais pour Todorov de rechercher une certaine « adéquation entre dire et faire, idées et actes, valeurs et vie » (*ivi*, respectivement p. 124 et p. 140).

d'une voie moyenne – et modérée – susceptible d'inspirer une action politique certes imparfaite, mais féconde ; un plaidoyer pour un nouvel humanisme, centré sur l'autonomie de l'individu et sur le souci de l'autre, que prononcent toutes les œuvres du « second » Todorov ; et ainsi de suite. Encore ne s'agit-il ici que d'une liste désordonnée. Peut-être pourrait-on la compléter en reconnaissant qu'après 1980, au fil de ses ouvrages et avec une force particulière dans le « diptyque du dépaysement » que forment *L'homme dépaysé* (1996) et *Devoirs et délices* (2002), Todorov a progressivement tracé les lignes directrices d'une véritable *anthropologie de l'exil*, qui semble plonger ses racines dans l'expérience d'acculturation – et de remise en cause de son passé – qu'il a accomplie lors de son passage de Sofia à Paris, et pendant les années de sa « francisation ». Un événement biographique – ce premier retour de Todorov en Bulgarie (1981), après dix-huit ans d'exil en France, auquel nous avons déjà fait allusion – pourrait avoir joué un rôle déclencheur, en contribuant, tel un catalyseur, à focaliser l'attention du théoricien bulgare sur la signification profonde et sur la portée exemplaire de sa trajectoire intellectuelle.

Par l'accent qu'elle met sur « un moment de rupture, une forte solution de continuité », qui intervient dans un parcours unitaire mais « riche en détours, retours, anticipations »,[93] cette reconstruction nous permet sans doute de jeter sur l'œuvre de Todorov ce regard panoramique qui, comme le rappelle Giulia Cosio dans son étude, nous manque encore.[94] Cependant notre lecture n'est pas sans susciter une question fondamentale, celle du déterminisme intellectuel, qui n'a fait jusqu'ici qu'affleurer et qu'il nous faut, à présent, poser clairement. C'est un sujet qui sollicite Todorov de plus en plus souvent au fil des années. Dans *L'homme dépaysé*, il remarque que la Bulgarie a en quelque sorte « infléchi » son regard ;[95] dans *Devoirs et délices*, il confirme ce diagnostic : « Moi, je ne suis plus en Bulgarie – mais la Bulgarie est toujours en moi. Elle est responsable certainement, pour une bonne part, de mes choix, de mes adhésions, de mon tempérament… ».[96] Le livre d'entretiens avec Catherine Portevin est, entre autres, une longue réflexion sur la question des origines de la personnalité intellectuelle ; il en résulte une position très nuancée, car Todorov ne renonce jamais à revendiquer un espace pour la liberté de l'individu : « Les causes d'une évolution interne sont difficiles à identifier, car elles échappent à la conscience » ;[97] « Les déterminations extérieures n'expliquent pas tout » ;[98] « On peut […] saisir un contexte, analyser une situation, mettre en évidence des conditions qui ont orienté tel ou tel revirement, mais sans percer le mystère du destin personnel, encore moins déduire la pensée de ces conditions ».[99] Et pourtant, au cours de ces entretiens, il arrive à Todorov d'adopter des explications franchement déterministes, comme par exemple lorsque, scrutant les racines de son intérêt pour la morale, il arrive à la conclusion que celui-ci provient en droite ligne de son expérience du totalitarisme : « Savoir qu'on est capable du pire pour peu que l'État vous dise que c'est un

93 Lazzarin, *Sortir de la révolution structuraliste*, cit., p. 197.
94 Cosio, *Tzvetan Todorov : ipotesi per un ritratto a figura intera*, cit., p. 222.
95 Todorov, *L'homme dépaysé*, cit., p. 85.
96 Todorov, *Devoirs et délices*, cit., p. 63.
97 *Ivi*, p. 117.
98 *Ivi*, p. 177.
99 *Ivi*, p. 383.

bien. Peut-être que tout mon intérêt pour la morale vient de là ».[100] Si l'on considère l'ensemble de la carrière intellectuelle de Todorov, une interprétation déterministe absolue consisterait à prétendre que tout découle de son expérience du mal d'abord, ensuite de son expérience d'un bien imparfait : ses livres, ses convictions, l'évolution même de sa pensée, seraient contenus dans ce passage décisif de l'enfance et de la jeunesse en Bulgarie à la maturité en France, de l'emprise totalitaire – l'expérience du totalitarisme est « *l'événement central* » de sa vie, semble-t-il reconnaître, toujours dans *Devoirs et délices*[101] – à la passion démocratique,[102] de l'enracinement au dépaysement et à l'exil. Mais il est vrai que cette approche, à force de simplifier, en devient réductrice, et à force de vouloir tout expliquer risque de tomber dans le grotesque. L'« hypothèse d'un déterminisme psychique continu »,[103] auquel n'échapperaient ni les phénomènes de la psyché, ni les actes que nous croyons les plus libres et qui seraient, au contraire, toujours conditionnés, conserve peut-être sa valeur dans le domaine analytique, mais se révèle singulièrement inadéquate pour saisir la complexité de l'histoire intellectuelle que nous avons essayé de reconstruire.

Où situer, dès lors, la frontière entre déterminisme et liberté de l'individu dans l'œuvre et l'existence de Tzvetan Todorov ? Plutôt que de chercher cette ligne de partage imaginaire – dans les faits de l'esprit, pas plus qu'« en matière de choix existentiels ou politiques »,[104] il n'y a pas de noir et de blanc pour ainsi dire à l'état pur, il n'y a que du gris – nous laisserons le mot de la fin au protagoniste de ces pages. Interrogé par nous, il y a une quinzaine d'années, sur le rôle que la lecture de Bakhtine avait joué dans sa propre carrière intellectuelle, Todorov reconnaissait ce rôle, avant cependant de nuancer :

> Oui, le moment du travail sur Bakhtine a été, je suis bien obligé de l'admettre, le point tournant de ma « carrière » intellectuelle. Mais cette contemporanéité signifie-t-elle une causalité (*post hoc ergo propter hoc*) ? J'avais bien lu Bakhtine avant, il ne m'avait pas fait le même effet. Je crois que la causalité des actes psychiques est un terrain extrêmement difficile, et le sujet lui-même n'est pas forcément bien placé pour l'explorer.[105]

Bibliografia

Beradt, Charlotte, *Rêver sous le IIIe Reich*, préf. de M. Leibovic, postf. de R. Koselleck et de F. Gantheret, Paris, Payot & Rivages, 2002. (Citato a p. 92.)

Cosio, Giulia, *Tzvetan Todorov : ipotesi per un ritratto a figura intera*, in « Acme – Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli Studi di Milano », lxv (2012), pp. 221-242. (Citato alle pp. 94, 98.)

100 *Ivi*, p. 302.

101 *Ivi*, p. 366 ; ces mots sont en italique parce qu'ils sont prononcés par C. Portevin.

102 Pour reprendre, de manière un peu plaisante, une formule qui appartient à l'auteur : voir Tzvetan Todorov, *Benjamin Constant. La passion démocratique*, Paris, Hachette, 1997.

103 Sigmund Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne. Sur l'oubli, le lapsus, le geste manqué, la superstition et l'erreur*, préface de L. Kahn, Paris, Gallimard, 1997, p. 404.

104 Todorov, *Mémoire du mal, tentation du bien*, cit., p. 214.

105 Lettre inédite, adressée par T. Todorov à l'auteur de cette étude, en date du 1er février 1998.

Freud, Sigmund, *La psychopathologie de la vie quotidienne. Sur l'oubli, le lapsus, le geste manqué, la superstition et l'erreur*, préface de L. Kahn, Paris, Gallimard, 1997. (Citato a p. 99.)

Gary, Romain, *Les cerfs-volants*, Paris, Gallimard, 1980. (Citato a p. 94.)

Koselleck, Reinhart, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990. (Citato a p. 92.)

Lazzarin, Stefano, *Sortir de la révolution structuraliste. Le cas de Tzvetan Todorov,* in *La critique littéraire du XXe siècle en France et en Italie*, sous la dir. de Stefano Lazzarin et Mariella Colin, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2007, pp. 181–198. (Cf. p. 86, 98.)

— *Todorov, Bachtin e la scoperta dell'« altro ». Appunti per la storia di una carriera intellettuale*, in « Nuova Corrente », xlviii (2001), pp. 409-434. (Citato a p. 86.)

Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975. (Citato a p. 90.)

Levi, Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987. (Citato a p. 91.)

Tillion, Germaine, *Le harem et les cousins*, Paris, Seuil, 1982. (Citato a p. 96.)

— *Les ennemis complémentaires*, Paris, Minuit, 1960. (Citato a p. 96.)

Todorov, Tzvetan, *Benjamin Constant. La passion démocratique*, Paris, Hachette, 1997. (Citato a p. 99.)

— *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984. (Citato alle pp. 86, 87, 91.)

— *Devoirs et délices. Une vie de passeur*, entretiens avec Catherine Portevin, Paris, Seuil, 2002. (Citato alle pp. 85-95, 97-99.)

— *Dix ans sans Primo Levi*, in « Esprit », ii (1998), pp. 125-139. (Citato a p. 91.)

— *Éloge de l'individu. Essai sur la peinture flamande de la Renaissance*, Paris, Biro, 2000. (Citato a p. 94.)

— *Éloge du quotidien. Essai sur la peinture hollandaise du XVIIe siècle*, Paris, Biro, 1993. (Citato a p. 94.)

— *Face à l'extrême*, Paris, Seuil, 1994. (Citato alle pp. 89, 92.)

— *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982. (Citato a p. 89.)

— *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007. (Citato alle pp. 87, 88, 90.)

— *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Paris, Seuil, 1995. (Citato alle pp. 87, 95.)

— *Le jardin imparfait. La pensée humaniste en France*, Paris, Grasset, 1998. (Citato a p. 95.)

— *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1995. (Citato alle pp. 88, 91.)

— *Les morales de l'histoire*, Paris, Grasset, 1991. (Citato alle pp. 89, 95.)

— *L'homme dépaysé*, Paris, Seuil, 1996. (Citato alle pp. 85, 87, 90-94, 96-98.)

— *Mémoire du mal, tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Paris, Laffont, 2002. (Citato alle pp. 92-94, 96, 99.)

— *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique,* suivi de *Écrits du cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981. (Citato a p. 95.)

— *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989. (Citato alle pp. 86, 87, 89, 93.)

Vecchi, Gian Guido, *Simboli. L'Europa non è in grado di vietare*, entretien avec Tzvetan Todorov, in *Corriere della Sera*, 12 février 2005, p. 12. (Citato a p. 85.)

Verrier, Jean, *Entretien avec Tzvetan Todorov*, in *Tzvetan Todorov. Du formalisme russe aux morales de l'histoire*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1995. (Citato alle pp. 87, 91.)

issn 2284-4473

Parole chiave

Tzvetan Todorov, structuralisme, humanisme, mémoire, éthique, totalitarisme, manichéisme, dépaysement, exil, acculturation.

Come citare questo articolo

Stefano Lazzarin, *Vers une anthropologie de l'exil : le « second » Todorov*, in «Ticontre. Teoria Testo Traduzione», 1 (2014), pp. 85–102.

L'articolo è reperibile al sito www.ticontre.org.

Notizie dell'autore

Ancien élève de l'École Normale Supérieure de Pise, Stefano Lazzarin (1970) enseigne la littérature italienne à l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne. La littérature fantastique représente son centre d'intérêt principal. Publications : *Il modo fantastico*, Rome-Bari, Laterza, 2000 ; *L'ombre et la forme. Du fantastique italien au XXe siècle*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2004 ; *La critique littéraire du XXe siècle en France et en Italie*, Actes du Colloque, édités par S. Lazzarin et M. Colin, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2007 ; *Fantasmi antichi e moderni. Tecnologia e perturbante in Buzzati e nella letteratura fantastica otto-novecentesca*, Pise-Rome, Fabrizio Serra Editore, 2008 ; *Il Buzzati 'secondo'. Saggio sui fattori di letterarietà nell'opera buzzatiana*, Manziana (Rome), Vecchiarelli, 2008.

stefano.lazzarin@univ-st-etienne.fr

❧

Informativa sul copyright

La rivista *Ticontre. Teoria Testo Traduzione* e tutti gli articoli contenuti sono distribuiti con licenza Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 3.0 Unported; pertanto si può liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire la rivista e i singoli articoli, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell'opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

Sommario – Ticontre. Teoria Testo Traduzione – I (2014)

Editoriale v

TZVETAN TODOROV
a cura di C. Tirinanzi De Medici, A. Mingati e P. Tamassia 1

Introduzione 3
VLADISLAV TRETYAKOV, *Tzvetan Todorov: dalla scienza alla letteratura* 7
MIRYANA YANAKIÉVA, *Récit et vérité chez Tzetan Todorov* 21
STOYAN ATANASSOV, *La naissance de la subjectivité et ses limites dans les études critiques de Tzvetan Todorov* 37
EUGENIO BOLONGARO, *The Fluidity of the Fantastic: Todorov's Legacy to Literary Criticism* 61
STEFANO LAZZARIN, *Vers une anthropologie de l'exil : le « second » Todorov* 85
GIACOMO TAGLIANI, *Teoria e retorica delle immagini. Tzvetan Todorov e la pittura* 103

SAGGI 123
CAMILLA PANICHI, *Narrare la guerra: da* Vita e destino *a* Le Benevole 125
VALENTINA FULGINITI, *Inventare l'altro. Forme di pseudo-traduzione nella scrittura di Salvatore Di Giacomo e Luigi Capuana* 141

TEORIA E PRATICA DELLA TRADUZIONE 161
FRANCA CAVAGNOLI, *Vaghezza e chiarezza: tradurre* Il grande Gatsby 163
TOMMASO PINCIO, Il grande Gatsby*: note a margine di una traduzione* 177
ROBERTO SERRAI, *«Too Many* Gatsbys *in the Fire»: un'occasione mancata?* 183
PIETRO TARAVACCI, Don de la ebriedad *di Claudio Rodríguez: dall'estasi della visione alla contemplazione del cantico* 197

REPRINTS 219
GIOVANNI MACCHIA, *Un inno incompiuto del Manzoni (con frammenti inediti)* (a cura di Andrea Comboni) 221

INDICE DEI NOMI 235

CREDITI 239

NORME REDAZIONALI 241